

## QUAND LE CIEL SE DÉCHIRE

C'est dans l'atmosphère depuis un moment. Le vent a tourné peut-être une heure plus tôt et ramène depuis un air frais et humide. Un air de pluie. Flotte dans l'appartement le calme qui précède l'averse, mais je sens à la base de mes reins un pincement d'excitation. Une aiguille de fébrilité. Un soupçon de crainte.

Nous cuisinons en silence. Quand le ciel s'alourdit ainsi, nous commençons à nous faire plus petits. Je perçois à peine la respiration de Nathaniel à mes côtés, lente, contrôlée, méditative. Comme la mienne. Inspirer lentement pour contrôler le cœur; expirer graduellement pour l'adoucir. Je mets des champignons sur la pizza quand le premier coup de tonnerre retentit soudain, déchirant le ciel et la quiétude ambiante. Mon cœur s'emballe d'un coup, emplissant mes oreilles de son battement frénétique, comme s'il scandait mon prénom : An-na, An-na, An-na...

Les mains appuyées au comptoir, je ferme les yeux et respire à pleins poumons. Le picotement remonte de mes reins au milieu de mon dos, mais je me détends peu à peu. Soulevant enfin les paupières, je vois que Nathaniel fait de même, assis le dos au mur de la cuisine. De tous les hommes sur la Terre, il a fallu que je choisisse celui qui a aussi peur des orages que moi.

Enfin, il ouvre les yeux. C'est le signal. Le chatouillement atteint la base de mon cou. Nathaniel s'approche en silence, pose une main sur ma hanche et m'aide à ranger les aliments. J'éteins le four pendant qu'il enveloppe la pizza encore crue pour la mettre au réfrigérateur. Chaque geste mesuré. Une lenteur accordée sur la respiration. Sinon, la panique nous entraîne. Elle nous a entraînés si souvent.

Nous avons emménagé ensemble en plein hiver, dans la douceur floconneuse des accumulations de neige. À peine avons-nous traversé la période des disputes concernant le papier de toilette (cinq ans déjà que Cottonelle a réglé la question) que la chaleur a amené avec elle les premiers orages de l'été. Chaque fois, c'était la débandade. À tout martèlement du tonnerre, je poussais un

hurlement. Nathaniel, les mains sur les oreilles dans son désir de ne plus m'entendre, tentait vainement de contrôler sa propre frayeur. Croiser le regard de l'autre créait une escalade de tension, car on croyait y lire la preuve du danger, un danger hagard, un peu fou, mais bien réel puisque gravé dans les pupilles de notre partenaire. La panique s'installait. Je criais calme-toi, tais-toi, ne me regarde pas! Son corps se crispait dans un geste de colère retenue, et il me jetait un dernier regard de reproche, les yeux mouillés par la peur. Un vrai couple de débiles!

Sa main retrouve ma hanche et l'attire à lui. Le ciel se couture de lumière à travers les carreaux de la porte-jardin. Courtepointe. Contre mon dos, je sens les battements réguliers du cœur de Nathaniel. Sa main descend vers ma cuisse.

Pendant quelques mois, nous avons eu un chien. Nous pensions y trouver un réconfort, mais au moindre grondement de tonnerre il se mettait à geindre. Il se traînait lamentablement dans l'appartement, pleurant contre nos jambes à la recherche d'un apaisement qu'on ne pouvait lui offrir. Sa crainte décuplait la nôtre. Ce chien nous a presque rendus fous. Il n'a pas fait partie de nos vies bien longtemps...

Quand sa main se glisse sous ma culotte, je ne peux retenir un cri d'excitation fébrile. Je sens ma respiration s'approfondir, si c'est encore possible, alors que mon cœur accélère. Les yeux fermés, je me tourne vers lui, trouve sa bouche, l'embrasse. Le contact de sa langue contre la mienne me fait tout oublier du monde. Il n'y a plus que cette bouche, cette langue, ce corps. Sachant que le désir sera plus fort que la peur, j'ouvre les yeux. Ma culotte est trempée. Ses mains font glisser mon pantalon.

Un soir d'orage, exaspéré de m'entendre lui crier de se taire, il s'est rué vers moi et a plaqué ses lèvres contre les miennes, ses yeux rageurs plantés dans mon regard. La colère avait effacé la peur, et l'élan de détermination que je lisais dans ses prunelles m'a décontenancée. Me poussant de son corps vers le mur, il a défait sa ceinture, relevé ma jupe. Il est entré en moi au moment où un éclair tombait dans un fracas assourdissant. Il a pris les mains que je pressais sur mes oreilles et les a maintenues contre le mur, au-dessus de ma tête. Nous sommes restés ainsi de longues minutes, dans un va-et-vient entre peur et désir, le souffle saccadé, rivés à l'autre.

Depuis, quand le ciel se déchire, nous faisons l'amour, nous refusant à l'orgasme jusqu'à ce qu'ait éclaté le tout dernier coup de tonnerre.